Devenir un discret compagnon de route

Pascal Tornay est diacre permanent. Ordonné en 2019, il est en poste dans le secteur pastoral de Martigny (Suisse). Il a lancé en 2020 une pastorale de rue qu'il a souhaitée œcuménique. Pascal ainsi que Roselyne, pasteure protestante, avec d'autres aussi, se font les compagnons de route de dizaines de personnes en situation de précarité, de fragilité, de marginalité et ce une à deux fois par semaine.

Ils sont bouleversants ces gens-là, tout autant que mes contacts avec eux. Leur parole est vive et tranchante comme un glaive : elle ne laisse passer aucune hypocrisie ! Aucune « théorie » ne tient face à leur regard perçant. Ils détectent la moindre faille car la vie leur a appris la méfiance envers autrui et notamment envers le « système » ou les autorités. Je suis donc venu à eux à pas feutrés, les mains vides et tout tremblant, comme un mendiant.

Serait-ce pour cela qu'ils m'ont assez vite apprivoisé ? J'avais trouvé un prétexte pour m'approcher d'eux. Comme je connaissais Gérard et que je ne l'avais plus revu, je me suis approché de leur cercle et j'ai demandé s'ils l'avaient croisé ces derniers temps. Ils se regardent, se tâtent, se demandent sûrement qui je suis et ce que je viens faire là… Je me présente. Je renvoie une question. Le cercle s'élargit un peu. Je reste coi. J'écoute. J'attends. Je renvoie une vanne. Ça prend, ça rigole… Il me semble que je suis accepté. Combien de fois suis-je revenu patiemment, doucement, pour que se distende ce cercle. Je suis venu comme un mendiant…

Il faudra un peu plus de temps pour recueillir leur confiance. L'un d'entre eux, pas dupe de là où je viens, me demande : « En fait, tu viens faire quoi ici ? Tu cherches quoi ? » Tenté de répondre : « rien ! », je me ravise et me dis que c'est une réponse complètement nulle. Je lui enfile : « Je cherche l'amitié ».

© ©Guillaume Poli CIRIC pour OFM France-Belgique

Perplexe, je sens que la réponse est passée, sans grand éclat. On passe à autre chose. Chacun avec sa bière, ses histoires, ses emmerdes… ça raconte, ça rigole, ça pleure, ça bavarde… Parfois ça castagne ou ça gueule… Je me trouve progressivement mêlé à la vie d'une grande « famille ». Je commence à entendre des bribes plus intenses, plus profondes des réalités de leur quotidien. Certain-es, me prenant à part, me livrent leur histoire bouleversante, touchante, dramatique, ahurissante ! L'un m'a dit un jour droit dans les yeux : « Oui, je bois, je fume, mais tu crois que c'est facile d'avoir à la tête jour et nuit ces viols dont j'ai été victime tant d'années dans mon enfance ? » Un autre me lance : « On s'en fout de ton Église et de tes curés ! » Un autre encore finit par me remercier d'être « passé au zoo », conscient de mon souhait d'accompagner des gens qui n'entrent dans aucune catégorie. Ou encore cette femme qui, en catimini, vient m'avouer à voix basse : « Moi, je suis croyante, mais dans mon Église, on a été injuste avec moi ! »

Jamais je ne parle du Christ et de l'Église. Ou j'en parle en silence. Je réponds parfois à une question, rapidement, car c'est souvent une mise au défi. La réponse ne passe généralement pas. 99% du temps, j'écoute. Je questionne délicatement. Je plaisante. Je suis là. Je reste là, avec… parmi. C'est tout. J'aime raconter comment tout au début une femme m'a « ordonné pasteur de la rue ». Elle m'avait dit être croyante. Alcoolisée, un soir, assise par terre, adossée à un conteneur de vêtements, je la reconnais et m'accroupis auprès d'elle. Je pose ma main sur son épaule en lui offrant une parole de paix. Sans réaction. Je me relève et passe plus loin. Quelques jours plus tard au même endroit, elle vient vers moi et, en me tendant l'index, me dit : « Toi, tu es un pasteur des rues. Je n'ai pas oublié ce que tu m'as dit l'autre soir. Ça m'a apaisée ». J'aime à dire que l'évêque de Sion m'a ordonné diacre, mais qu'il n'a pas le monopole (!). Je vois que certains de mes compagnons d'infortune m'ont ordonné eux aussi, c'est-à-dire qu'ils ont reconnu d'une certaine manière dans ma présence, une mission.

Les deux mains
(Triptyque des sœurs de St. François d'Assise)

Quand je croise Michel juché sur sa « voiture électrique », il aime me montrer le nouveau pullover qu'il a passé ce matin ! Entre les mille objets qu'il récupère ici et là, je vois une peluche : « Oh Michel, tu as trouvé une souris ! Elle est chouette. » Il renvoie : « Elle est belle, hein ! Tu la voudrais ? » – « Tu me la donnes ? ». En me la passant, il me vient l'idée de la mettre sur le porte-bagage de mon vélo. Deux ans après, elle y est toujours ! Mon vélo, c'est ma carte de visite, car je viens toujours vers eux à vélo. A un moment donné, je venais vers le groupe aux heures de midi. J'arrivais souvent avec un sandwich. Trop souvent. Un jour, l'un d'eux m'a dit : « Nous on n'a pas un sou et toi, tu te ramènes toujours avec ton casse-croûte. Ça ne te fait rien ? »

Ces paroles tranchantes de mes compagnons, je les ai prises au sérieux ! Ces compagnons je les ai laissés m'enseigner, me corriger parfois. Je les ai laissés conduire la relation et les discussions comme ils voulaient. Je n'ai pas essayé de prendre l'ascendant en quelque sens que ce soit. Je me suis même souvent réduit moi-même au silence en me remettant au Seigneur et priant intérieurement ainsi : « Toi, Dieu si souvent tu te tais. Tu as aussi fait l'expérience d'être réduit au silence. Avec toi, je choisis ce chemin. » Laisser l'autre exister tel qu'il est (même si ceci, même si cela…), c'est lui prouver qu'il est un être humain avec toute sa dignité et sa grandeur. Et je vois dans leur regard qu'ils me le revalent largement !

Toute situation difficile fut pour moi source de grâce : « Ta grâce me suffit. » Alors, dans le chaos, je reste. Comme Pierre, je dis : « Seigneur, à qui irions-nous ? » C'est là ma place. Bien sûr, je ne résous pas les difficultés mais cela donne du sens. Le Christ peut faire des choses merveilleuses à partir du chaos.

Ces critiques sont profondes et soutenues par un véritable changement de paradigme dans l'approche de la grande pauvreté, sous ses aspects à la fois anthropologiques et théologiques. Dans les deux citations précédentes, il faut noter les expressions qui désignent non pas « les pauvres », mais « le plus pauvre », « le plus déchu », « le plus difficile à rencontrer, à comprendre, à accepter, à aimer comme un frère ». La vision du pauvre chez J. Wresinski ne s'appuie pas sur une catégorie sociologique, mais est d'abord l'expression d'une dynamique, d'un mouvement de recherche de l'absent, de celui qui n'est pas encore présent avec nous, trop pauvre pour se montrer, trop invisible pour être écouté, trop inaudible pour être reconnu, trop humilié pour exister. Pour celui qui s'engage dans le combat contre la misère, l'expression *le plus pauvre* veut signifier un état d'esprit : « Se trouver toujours insatisfait du pauvre connu, pour aller au pauvre inconnu[7]. » Elle exprime une question et une inquiétude : « Sommes-nous vraiment allés jusqu'au bout, jusqu'au plus exclu, sans jamais nous arrêter à une population connue qui pourrait en cacher une autre plus démunie encore[8] ? » Dans cette optique, l'option préférentielle pour les pauvres se trouve ainsi reformulée *en priorité au plus pauvre*.

Se trouver toujours insatisfait du pauvre connu, pour aller au pauvre inconnu

[7] J. Wresinski, *Écrits et paroles*. Tome 1, op.cit., p.288

[8] J. Wresinski, *Heureux vous les pauvres*, Paris, Cana, coll. « l'Évangile lu par… », 1984, p. 77

Chemins de prière

« Mille bisous et le meilleur de moi »

En janvier 2012 Béatrice mourait sous les coups de couteau de son compagnon. Dix ans plus tard, en mémoire de Béa, qui était plus qu'une simple compagne de la Pastorale de la Rue, je vous offre ce texte et le dessin que Béa m'avait envoyé à l'époque depuis la prison. Symbole devenu icône de «l'état de prière » espéré, désiré par tous ceux qui ont cheminé et cheminent à mes côtés.

Un samedi de janvier, l'annonce de sa mort nous est communiquée par le biais de l'info rapide, le fameux « 20 minutes ». Ses initiales, la photo de la porte de son studio, quelques mots violents comme les coups de couteau qui l'ont tuée, quelques bribes qui nous serrent le cœur et au même moment on sait, au fond de soi, que c'est bien elle !

Pour moi, pasteur de rue, Béa, c'était toujours une rencontre, un lien, du « coup de foudre » ! Elle était comme ça : elle adorait ou elle détestait. Elle créait ou elle détruisait.

La première fois que je l'ai rencontrée, c'était à l'hôpital. Elle allait mal, c'était l'été, je lui ai amené un énorme tournesol et des abricots tout chauffés par le ciel. C'était il y a dix ans, et Béa m'a toujours rappelé cette première rencontre, le tournesol et les abricots...

Et puis un jour, elle m'a écrit, depuis la prison : « C'est ton job de prier pour les âmes en déroute, n'est-ce pas ? Alors est-ce que tu pries pour moi ? » Et pour finir sa missive : « Mille bisous et le meilleur de moi ! »

En ce jour de janvier, les journaux, eux, se sont appliqués à dire le pire d'elle !

Tout son coin de vie, ses préférences, ses amours, grands ou petits, tout était tourné en déroute, en désarroi, en dégoût, le temps d'un morceau de nuit et d'un début de matin de janvier.

Je me suis retrouvée avec la police dans son petit intérieur.

Avec les sombres commentaires sur sa mort, avec le sol couvert de taches rouges, au milieu de sa vie répandue là comme autant de pétales de fleurs écarlates, j'ai levé les yeux pour voir autre chose et mon regard est tombé sur une petite crèche de Noël, bien disposée sur une étagère.

« C'est terrible ce qui lui est arrivé ! Vous allez quand même lui faire un bel enterrement, n'est-ce pas, Madame ? » me dit alors le policier, troublé par les circonstances.

Toute dans la présence de cette petite crèche, la tête en prière, dans cet ailleurs qui est déjà celui de Béa : « Oui, je vous le promets, elle aura un enterrement de toute première classe ! »

Oui ! pour toi, Béa, qui as su m'offrir encore une fois le « meilleur de toi » posé comme un petit santon de Vie juste à côté du « meilleur de Dieu » !

Roselyne Righetti, pasteure
Suisse